

## LES VOYAGEUSES IMMOBILES

Deux grandes femmes aux formes harmonieuses, peau rose et peau brune, mains longues et fines, tenues légères et colorées, pieds nus fixés au sol, regardent l'océan.

Certains passants étonnés par leurs rondeurs et leur taille les comparent aux nanas de Niki de Saint Phalle, sans talons hauts ni rouge à lèvres.

Ambiance festive des soirs d'été, odeur un peu grisante de mer et de lichens séchés au soleil.

Elles observent avec malice les touristes, toujours en mouvement, qui les photographient, qui passent devant elles en levant les yeux. Une jeune femme, encore jolie, robe grège très courte, sandalettes blanches, griffonne dans un carnet, l'air de rien.

C'est ça qu'il leur faudrait, écrire ce qu'elles voient toutes les deux de si haut, construire des histoires, coudre des paroles, noter les conversations du soir chuchotées tout près d'elles.

Elles rêvent aussi, peau rose et peau brune, elles rêvent qu'elles écrivent leur histoire avec leurs mots à elles. Mais tout est si confus dans leurs têtes, il y a tant de trous et tant d'oublis, tant de peines aussi.

Elles rêvent à ces voyages impossibles qui leur rendraient chair et consistance.

Voilà ce qu'elles feraient aussi, l'une ou l'autre peu importe. Fouiller dans un sac de plage ou tirer une valise ou interpeller un serveur, commander une boisson, touiller le liquide bleu avec une paille rose vif, tremper leurs lèvres dans leur cocktail, avaler de longues gorgées jusqu'à la nausée, dire au réceptionniste de l'hôtel, oui très bien, une chambre avec vue sur la mer, paraître vivantes tout simplement. Mais comment ça, vivantes?

- À quoi penses-tu ?
- Regarde les îles là-bas, il y en a trois, Aix, Oléron et Ré, on y va?
- Tu sais bien qu'on ne peut pas. L'homme a dit, vous ne bougerez plus, mais je ne vous interdirai jamais de rêver.

Aucune des deux n'a bougé et chacune a rejoint son rêve.

Le ciel est lourd, la chaleur moite, le soleil, tout contre les nuages, dégage une lumière poisseuse et aveuglante.

Elles respirent, elles voudraient s'endormir, sommeil cotonneux de l'après-midi. Elles rêvent, elles marchent chacune dans le sable mouillé, elles ont du mal à lever les pieds, ils restent cloués au sol. Elles empruntent la promenade qui longe la mer, puis reviennent. Elles prennent leur temps. Dociles elles retournent à leur place, sensation bizarre d'avoir bougé.

Le ciel s'est fait lourd et noir. Elles regardent leurs pieds campés au sol, encore humides qui ont laissé derrière eux des petites flaques d'eau, ça les fait sourire. Ont-elles vraiment marché? Elles regardent en bas, clignent des yeux jusqu'à ne plus distinguer que des ombres et des lumières.

Elles savent que c'était un rêve, elle le laissent s'échapper.

Une musique lancinante s'échappe du bar voisin. Dehors, la lumière est étrange. Des nuages ventrus pèsent sur la mer, il flotte un parfum écoeurant, mélange de friture et de sucre cuit, les cris des goélands se mêlent à ceux des gamins qui jouent sur la placette. En toile de fond, le souffle des trains, respiration lente des wagons qui s'éloignent. Le ciel s'est assombri, bientôt il fera nuit.

Et le rêve s'installe à nouveau, au plus profond d'elles.

La femme à la peau noire s'imagine dans le bateau, celui de l'exil, ses ancêtres fuyant l'esclavage, les plantations, des siècles de travail forcé. Elle a le mal de mer en y pensant. C'est long de traverser l'océan. Elle parle de plantations, d'esclavage, de jazz, de blues et de gospel, elle est toutes ces femmes humiliées, et le rêve s'arrête. Elle murmure

- En le voyant, cet océan, et moi plantée ici devant lui, je me sens libre.

L'autre raconte son voyage en train, son arrivée dans cette ville improbable et la course effrénée qui l'a conduite ici. Ce n'est qu'assise dans le train qu'elle a senti son corps se défaire, elle explique

- Je fuis, c'est magique, je cours, je vole presque, mes pieds touchent à peine le sol, ma respiration est ample et profonde, j'avance si vite avec l'ondulé de ma robe et tout cet air frais qui rosit mes joues.

Puis les voix se sont tues, elles font une pause et repartent de plus belle.

Dans le ciel, des strates de gris sur l'horizon bleu, du blanc aussi.

- On pourrait se plaire ici, toutes les deux.
- C'est presque une photo de magazine, une de ces images dont on peut se dire, là, c'est le paradis.

- Au début tu te souviens, on ne savait pas comment ça s'appelait ici. On s'en foutait. On avait chacune rêvé d'un ailleurs et on y était.
- Tu te souviens, la marée était haute.
- Et maintenant nous sommes ici sans bouger, des heures et des heures dans l'immobilité la plus totale.
- J'ai une idée, si on allait boire un thé sur la terrasse du café d'à côté, comme deux copines, juste une tasse de thé.

Elles

rêvent qu'elles se détachent de leur socle, ça les fait rire.

Elles n'ont pas d'argent mais ce n'est pas un problème. Quand on rêve, on n'a besoin de rien.

Elles s'installent tout près, face à la mer. La voix de la serveuse est de plus en plus douce, il y a comme une odeur d'aventure à s'imaginer là sur la terrasse du café.

Ensemble elles comptent les bouées jaunes, épient l'éventuel passage d'une mouette, suivent la lente remontée de la marée, observent le mouvement lent des bateaux. La serveuse se sent obligée de dire quelque chose, elle dit qu'elle peut monter le son de la chaîne hi-fi si elles veulent. Elle rajoute

- C'est l'été, c'est les vacances.

Et toutes les trois marquent le rythme en frappant du plat de la main sur la table, la tête de la serveuse monte et descend, son pied fait des claquettes.

Elles rêvent, légère détente de leurs membres.

Mais la serveuse est seule à son comptoir, elle s'excite sur le néon du bar qui vient de s'éteindre, elle fixe les deux femmes immobiles sur leur socle, elle soupire

- On dirait qu'elles en ont assez d'attendre.

Elle ne sait pas la serveuse que ces deux femmes ont l'idée du rêve coincée en elles.

Les deux femmes qui ont repris place continuent inlassablement, comme dans les Contes des Mille et Une Nuits, un rêve après l'autre.

Elles ont de vraies mains qui peuvent se serrer entre elles. Elles se rappellent chacune qu'elles ont la chance d'être deux et que ce n'est pas si terrible de ne pas bouger, que les autres aussi, les touristes bruyants, la serveuse, le réceptionniste et d'autres encore sont peut-être aussi seuls qu'elles, même si ça ne se voit pas.

- On est bien ici.
- Bientôt les vacanciers partiront, ce sera la fin de l'été.
- On regardera la mer.
- Rêvera -t-on toujours?
- Souviens-toi de l'homme et de sa promesse. Ce ne sera jamais interdit de rêver.
- Penses-tu que d'autres pourraient venir nous rejoindre ?
- Tu veux dire des femmes comme nous? Je ne sais pas, mais moi, ça me fait rêver d'être les premières. Comme le premier homme, tout devait être

nouveau pour lui, tout, y compris la douceur du sable sous les pieds et le mouvement incessant de la mer. Sans doute il a dû trouver que tout était bon et bien, c'est après seulement que ...

- Alors c'est pour cela que nous ne faisons rien pour changer?
- Oui, et quand l'ennui nous guette survient le rêve. C'est merveilleux ça, je veux dire le rêve, ça remplace tout, Internet, le téléphone portable! Il y a pourtant une chose qui me manque terriblement.
- Quoi?
- Les livres, il paraît qu'on rêve encore plus en regardant un livre. Le soir j'imagine des mots, je les écris dans ma tête et je les apprends, après quand il y en a trop, je les récite, et je leur donne un titre. Je t'apprendrai si tu veux.
- On pourrait la nuit récupérer ceux que les touristes ont oubliés sur la plage ou aller à la Médiathèque?

La femme à la peau rose soupire et laisse échapper ces mots,

- Alors, il nous faut parler et rêver. Ne nous arrêtons jamais de rêver !

L'air est déjà chaud, le soleil, acide. La mer est basse, on la devine au loin. Un trait bleu, dans la lumière directe de ce début d'après-midi.

Juste en dessous des deux femmes immobiles, des enfants se bousculent, ils s'impatientent, ils tirent sur la main de leur mère. L'odeur de crème solaire rend l'air marin sucré, le sable est si chaud qu'il faut courir vite pour ne pas se griller la pointe des pieds. Ça fait sourire les deux femmes.

Leurs rêves à ces gosses s'arrêtent aux châteaux de sable, aux courses effrénées dans l'eau tiède, aux éclaboussures. Leur mère a promis un beignet dégoulinant de sucre après la baignade, c'est l'habitude, le beignet accompagne tous les retours de plage, un vrai beignet!

Les enfants confiants ne rêvent plus à rien, ils rejoignent la plage en sautillant.

Les deux femmes immobiles les suivent du regard.

(1484 mots)